

Bourguignon, Fréderic Henri
La métempsycose

Frédéric Bourguignon.

La métempsycose.

1805.

LA MÉTEMPSYCOSE,

COMÉDIE

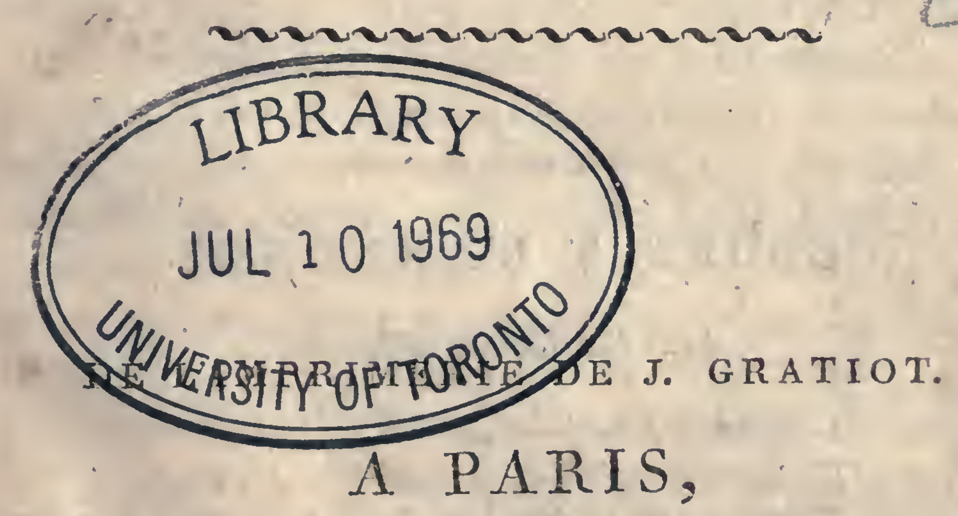
EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÈLEE DE VAUDEVILLES,

Par M. FRÉDERIC BOURGUIGNON,

représentée pour la première fois sur le théâtre du Vaudeville, le 5 messidor an 13.

Prix, 1 fr. 20 cent.



DE L'IMPRIMERIE DE J. GRATIOT.

A PARIS,

Chez LÉOPOLD COLLIN, Libraire, rue Gît-le-Cœur, N°. 18.

AN XIII. — 1805.

NOMS DES PERSONNAGES.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Monsieur BERTRAND.	CHAPELLE.
CHARLE, } amans d'Aurore.	HENRY.
DERVAL, } amans d'Aurore.	JULIEN.
AURORE, jeune veuve indienne. .	M.me BELMONT.
GENEVIEVE, suivante d'Aurore. .	M.me BLOSSEVILLE
ALOI, jardinier, amant de Geneviève.	HYPPOLITE.

La scène est à très-peu de distance de Paris, dans une jolie maison de campagne.

COUPLET D'ANNONCE.

AIR : d'*Arlequin afficheur.*

L'AUTEUR est toujours satisfait
De l'ouvrage qu'il vous présente ;
Il sourit à tout ce qu'il fait,
Son âme est toujours indulgente !....
Pour sa Métempsycose et lui,
Notre auteur qui ressemble aux autres,
Voudrait que son âme aujourd'hui
Pût passer dans les vôtres.

LA MÉTEMPSYCOSE,

OU

LA NOUVELLE MATRONE.

Le théâtre représente un parterre ; on voit sur la droite un pavillon devant lequel est placé un buste couronné de fleurs..... Près de là est figuré un ruisseau ; à gauche la grille du parc, et dans le fond une petite terrasse.

SCENE PREMIERE.

CHARLE, *seul, une lettre à la main.*

AURORE ne descend point...... Peut-être m'aura-t-elle aperçu dans ce jardin..... Attendons..... Je veux profiter de cette lettre de mon père pour étudier l'effet que produira sur l'ingrate la nouvelle de mon départ..... Mon départ!..... il m'afflige....... et pourtant il me serait bien moins fatal que mon voyage à Paris..... Je viens pour recueillir les derniers soupirs du colonel Adolphe, mon meilleur ami ; j'arrive.... il n'est plus tems..... Je ne trouve qu'une veuve en deuil..... Je veux la consoler ! Imprudent !....... L'originalité de cette nouvelle Artemise, qui étonne le dix-neuvième siècle par une constance à toute épreuve ; d'abord, la prétention de lui plaire plus que le besoin d'aimer, ensuite la concurrence d'un petit-cousin : tout cela en piquant mon amour-propre, excite bientôt en moi un sentiment si tendre, que je ne me reconnais plus, et que ma raison et mon cœur ont fini par êtres dupes de ma vanité.

AIR : *Si l'on pouvait rompre la chaîne.*

Les plaisirs laissent mon cœur vuide,
Et pourtant je suis à Paris;
Près du sexe on me voit timide,
Et pourtant je suis à Paris;
Je ressens un amour fidèle,
Et pourtant je suis à Paris;
Je trouve une femme cruelle! . . .

SCENE II.

CHARLE, GENEVIEVE, *arrivée avant la fin du couplet.*

GENEVIEVE.

Et pourtant il est à Paris.

CHARLE.

Ah! c'est toi, Genevieve, que fait ta maîtresse?

GENEVIEVE.

C'est toujours le même objet qui vous occupe!....

CHARLE.

Je voudrais voir ta maîtresse.

GENEVIEVE.

Quelle agitation!....

CHARLE.

Connais mon embarras. Cette lettre de mon père m'ordonne impérieusement de partir avec mon oncle à l'instant même.

GENEVIEVE.

Et quelque chose, là, vous dit plus impérieusement de rester.

CHARLE.

Il me mande qu'il a disposé de mon cœur envers la fille de son vieil ami.

GENEVIEVE.

La fille du vieil ami se passera de votre cœur.

CHARLE.

Elle m'attend..... que faire?

GENEVIEVE.

Laisser la beauté facile qui vous attend.....

CHARLE.

Pour la cruelle qui me dédaigne?

GENEVIEVE.

C'est dans l'ordre.

CHARLE.

Qui me dédaignera toujours.....

GENEVIEVE.

Ce serait bien malheureux pour moi.

CHARLE.

Pour toi ?

GENEVIEVE.

Madame prétend que mon veuvage ne doit finir qu'avec le sien.

CHARLE.

Et Geneviève n'est pas disposée au chaste courage de nôtre jeune indienne?

GENEVIEVE.

Ma foi, je suis française, et je ne veux ressembler aux étrangères que par leur plus beau côté.

CHARLE.

Mais à l'âge d'Aurore..... d'où lui vient cet éloignement pour le mariage?

GENEVIEVE.

D'une ruse diabolique de son époux; il voulait emporter en mourant la certitude que sa femme ne passerait jamais dans les bras d'un autre : en conséquence, profitant de la manie qu'elle rapportait de son pays, où l'on croit, dit-on, à la métempsy.....

CHARLE.

La métempsycose.....

GENEVIEVE.

Précisément. Il lui promit, dans ses derniers adieux, de renaître sans cesse auprès d'elle sous mille formes différentes ; mais il exigea qu'elle restât veuve tant que ce ruisseau coulerait dans ce parterre..... Aurore fut assez faible pour prononcer un semblable serment.

CHARLE.

Je la crois assez forte pour le tenir.

GENEVIEVE.

Eh ! non, un peu d'indulgence ; elle ne voit encore rien au-dessus de la constance de la foi conjugale !..... C'est une étrangère ; mais laissez-lui respirer un peu l'air de la capitale, et vous triompherez bientôt de tous ces beanx sentimens.

CHARLE.

Et le cousin Derval ?

GENEVIEVE.

Ne peut vous inquiéter. Les attentions de Madame pour lui, servent clairement à déguiser son penchant pour vous.

CHARLE.

Quelqu'un nous aurait-il surpris ?

GENEVIEVE, *regardant dans le fond.*

Non, non, rassurez-vous, c'est Aloi.

CHARLE, *finement.*

L'aimable jardinier. Ah ! Genevieve, quel dommage de rester fille.

GENEVIEVE.

Que voulez-vous ? il est toujours là ce garçon.....

CHARLE.

Nous aurons besoin de lui.

GENEVIEVE.

Eh! bien, il est buveur et jaloux. J'éveille ses soupçons, vous excitez sa soif; il est à nous.

CHARLE.

Tu as raison.

SCENE III.

Les précédens, ALOI, *un peu pris de vin.*

ALOI, *dans le fond.*

L'infidèle! je m'en doutais. (*Haut.*) Ah! je vous y prends.

GENEVIEVE.

Vous voilà dans un joli état.

ALOI.

AIR : *Allez vous-en, gens de la noce.*

Eh! quoi, si matin en fleurette?

GENEVIEVE.

Quoi! déjà gris dès le matin?

ALOI.

Quand ne seras-tu plus coquette?

GENEVIEVE.

Quand tu n'aimeras plus le vin.

ALOI.

Va, tu seras toujours coquette.

GENEVIEVE.

Tu seras toujours libertin.

ALOI.

Qu'est-ce que c'est donc?...... des propos. Madame ne me paie-t-elle pas pour boire à la santé de défunt son mari, qui est mort?....

CHARLE.

C'est juste.... Allons, M. Aloi, vous venez de boire à l'amitié, voilà pour boire à vos amours, et plus de jalousie.

Aloi, *prenant la bourse.*

Enchanté de faire votre connaissance.

GENEVIEVE.

Il ne réussira dans ses amours qu'en servant les vôtres auprès d'Aurore, je l'en avertis.

ALOI.

Comment, c'est donc à madame que vous en voulez?.... Et moi qui croyais... (*Il montre Geneviève*). Vraiment, vous aimez Aurore?

CHARLE.

Avec ivresse!

ALOI.

Avec ivresse!.... Eh! bien, je vous la donne.

(*Il fait sonner la bourse*).

Air : *Bouton de rose.*

Avec ivresse,
J'accepte et je vous servirai;
Je cours reboire à ma maîtresse,
Et c'est alors que j'aimerai
Avec ivresse. (*Fausse sortie*).

GENEVIEVE, *le retenant.*

Commence d'abord par nous prouver ton zèle, en veillant à ce que personne ne nous surprenne. (*Aloi s'écarte*).

CHARLE.

Revenons à ta maîtresse.

GENEVIEVE.

C'est près de ce buisson de roses, de ce buste de son époux qu'elle a couronné de fleurs, de ce pavillon dont elle ne confie la clef à personne, de ce ruisseau qui lui rappelle toujours ses sermens de veuvage; c'est là que le soir, rêvant toute seule à cette fable qui l'amuse et la console, elle vient mystérieusement s'attrister une heure...., chanter sa plaintive romance; et fidèle à sa chimère de la métempsy-

cose, chercher son époux dans tous les objets qui l'environnent.

CHARLE.

Quel mélange adorable de folie et de sensibilité !....

SCENE IV.

Les précédens, ALOI, *accourant.*

ALOI.

J'accours pour vous dire qu'il arrive de ce côté.

CHARLE.

Qui donc, Derval ?

ALOI.

Non, c'tautr', vous savez bien, qu'a tué M. Adolphe, et puis encore ma cousine.

CHARLE.

Comment qui a tué ? . . . . . Ah ! c'est mon oncle le médecin. (*A Geneviève*). Je serais fâché qu'il soupçonnât notre intelligence.

GENEVIEVE.

Nous, sortons de ce côté, (*entraînant Aloi*). Venez, que je vous apprenne à mériter l'honneur de m'obtenir...... (*A Charle*). Je m'assure de ses services, et cours rejoindre ma maîtresse.

(*Ils sortent*).

SCENE V.

CHARLE, *seul.*

Mon oncle. . . . . . autre embarras. . . . . Il ignore mon amour. . . . . Continuons de dissimuler.

SCÈNE VI.

CHARLE, BERTRAND.

BERTRAND.

Ah ! je te trouve enfin.

CHARLE.

Pour me parler, sans doute, de notre départ.

BERTRAND, *avec mystère.*

Au contraire.....

CHARLE, *avec joie.*

Oh! ciel! vous viendriez m'annoncer....

BERTRAND.

Un plan vaste où je te ménage un rôle important..... Aurore te semble-t-elle?....

CHARLE, *avec feu.*

Adorable!....

BERTRAND.

Un peu triste.

CHARLE.

Elle consacre sa vie entière à la fidélité conjugale, et n'accorde qu'une heure par jour à la tristesse....

BERTRAND.

Je sais un moyen de l'égayer tout à fait.

CHARLE, *avec attention.*

Peut-on savoir?....

BERTRAND.

C'est là que ton rôle commence.

CHARLE.

Moi, mon oncle.

BERTRAND.

Sans doute; quoique la belle semble te fuir et te craindre, j'observe qu'elle écoute tes conseils.....

CHARLE, *se livrant.*

Puisqu'il faut vous l'avouer....

BERTRAND.

Et j'ai pensé que tu pourrais, plus que tout autre...

CHARLE, *joyeux.*

Mon cher oncle!.....

BERTRAND.

La déterminer à m'épouser.....

CHARLE, *à part.*

Ah! quelle école.....

BERTRAND.

Quant à notre départ.... je t'excuse auprès de ton père.

CHARLE, *à part.*

Excellent moyen de prolonger mon séjour à Paris. (*Haut*) Et ma future.?..

BERTRAND.

Quoi!... cette provinciale innocente.... tu as le tems de la rejoindre; en fait d'hymen à ton âge, on s'embarque toujours trop tôt.

CHARLE.

C'est que l'on craint souvent d'arriver trop tard; mais vous le voulez, je reste et je vous servirai de la bonne manière.

BERTRAND.

Elle trouvera peut-être cette union mal assortie....

CHARLE.

Mal assortie! quelle idée..... vous et une jeune personne de vingt-deux ans.

BERTRAND.

Je ne redoute donc plus que ce mauvais petit sujet de Derval, qui se donne les airs de me trouver ridicule, et que je craignais de rencontrer ici.

CHARLE.

J'espère en venir à bout; il ignore votre arrivée?....

BERTRAND.

Et l'essentiel est de lui cacher mon amour.

SCENE VII.

Les précédens, DERVAL, *qui est arrivé un peu avant.*

DERVAL, *éclatant de rire.*

Son amour! . . . . ah! . . . . ah! . . . . ah! . . . .

BERTRAND, *à Charle.*

Diable, le voici. . . . .

DERVAL.

Amoureux! vous, un grave médecin, qui semble porter en lui-même un remède aux passions...... je devine l'objet adoré.

BERTRAND.

Finissez. . . . je ne suis pas plaisant.

DERVAL.

Pardonnez-moi. . . .

BERTRAND.

Qu'est-ce à dire?

DERVAL.

Que vous êtes sûr de plaire. . . .

BERTRAND.

Cela se pourrait.

Air : *Souvent la nuit, quand je sommeille.*

Au tems d'une trompeuse ivresse,
On voltige avec les amours;
Au tems heureux de la sagesse,
On peut les fixer pour toujours.
Je ne regrette point mon âge :
A! si j'étais dans mon printems,
Je pourrais aimer plus long-tems;
Mais pourrai-je aimer davantage?

DERVAL.

Savez-vous bien une chose, aimable rival? . . . c'est que vous m'effrayez.

BERTRAND.

Vous commencez donc enfin à me croire.

DERVAL.

Oh! effrayant, je l'avoue! ....

CHARLE, *à Bertrand.*

Vous voyez bien qu'il vous rend justice.

BERTRAND, *à Charle.*

Je cours écrire à ton père, et je reviens savoir l'effet des soins que tu m'as promis. (*A Derval*). Allons, Monsieur, nous verrons. (*Ils se bravent ironiquement*).

DERVAL.

Adieu, céladon, ménagez-moi, je vous prie, dans vos projets incendiaires. (*Il rit*). Il ne me manquait plus que ce rival pour être heureux.

SCENE VIII.

CHARLE, DERVAL.

DERVAL, *à part.*

Tâchons de l'écarter à son tour. (*Haut*). Je suis pourtant bien aise qu'il s'éloigne.... Aurore m'attend ici....

CHARLE.

Oui, eh, bien! moi j'attends Aurore.

DERVAL, *à part.*

Inébranlable! ...... (*Haut*). Elle me suit, et tu ne doutes pas? ....

CHARLE.

Pardon, cousin, je suis accoutumé à douter; et toi, il paraît que tu as perdu cette habitude.

DERVAL.

Qui, de nous deux, aurait en effet le plus d'espoir auprès de notre jeune veuve?

AIR du *Vaudeville de l'Avare et son ami.*

Ton abord l'afflige et la glace;
Près de moi son cœur est charmé.

CHARLE.

Elle dit que je lui retrace
Son époux qu'elle a tant aimé !....

DERVAL, *riant.*

Son époux qu'elle a tant aimé !....
Mes espérances sont plus belles,
Et je m'y livre tout entier ;
Car moi, je lui fais oublier
Cet époux que tu lui rappelles.

CHARLE, *à part.*

C'est ce qu'il faudra voir. (*Haut.*) Ta folie te laisse-t-elle seulement le tems d'aimer ?

DERVAL.

Mieux que ta sagesse, qui compte les instans du plaisir.

AIR : *Vent brûlant d'Arabie.*

C'est un grain de folie
Qui réveille l'amour ;
C'est aussi la folie
Qui le force au retour.
Aime-tu sans folie ?
C'est que tu n'aimes rien :
On aime à la folie,
Lorsque l'on aime bien.

CHARLE.

Mais, chut.... je crois entendre notre belle veuve....

DERVAL, *allant au-devant d'Aurore.*

Notre belle veuve qui va prononcer sur nos débats.

SCENE IX.

Les précédens, AURORE.

AURORE, *à Derval.*

Je suis déjà de votre avis....

CHARLE, *à part.*

La cruelle !....

DERVAL.

Avant tout, vous saurez que Charle....

AURORE, *à Charle.*

Mais, à propos, en croirais-je le rapport de Geneviève ; vous partez, m'a-t-elle dit ?

DERVAL.

Il en est question.... et il prétendait....

AURORE.

Quoi, Charle, vous nous quittez ?....

CHARLE.

Il le faut, Madame; et je vous cherchais pour vous adresser mes adieux !....

AURORE.

Déjà !.... Que penser d'une fuite aussi prompte?

CHARLE.

Je ne l'ai point projetée, je le devais peut-être ; mais en aurai-je eu le courage ? C'est mon père qui, me proposant un mariage....

AURORE.

Un mariage !.... vous !....

CHARLE, *s'approchant.*

Et je vous laisse à penser si désormais mon cœur peut s'ouvrir à de nouvelles affections !...

DERVAL.

Vous êtes émue, Madame?

AURORE.

Ce départ...., ou plutôt ce mot de mariage a suffi pour me rappeler tous les maux que causent aux époux une séparation éternelle.

DERVAL.

Quant à vous, Madame, les rigueurs du veuvage n'ont point altéré votre enjouement.

AURORE.

Non plus que ma fidélité.

AIR : *Vaudeville d'Arlequin Joseph.*

Mes plaisirs, mon étourderie,
N'ont point affaibli mon amour.
Je n'eus jamais la pruderie
De maintes coquettes du jour,
Qui, pleurant pour se rendre aimables,
Voudraient qu'on arrêtât leurs pleurs ;
Et qui font les inconsolables,
Pour trouver des consolateurs.

DERVAL.

Nous ne voyons que cela.

AURORE.

Et je me demande toujours comment l'on peut ici donner sans effroi un successeur à celui qu'on a sincèrement aimé.

AIR : *D'un époux chéri la tendresse.* (D'Adolphe et Clara.)

C'est dans mon pays que les femmes,
Remplissant un devoir chéri,
Sur le tombeau de leur mari,
Expirent long-tems dans les flammes.

DERVAL.

Ah ! quand un époux meurt ici,
Ce sont d'autres feux qu'on allume ;
Et nos veuves brûlent aussi....
Oui, nos veuves brûlent aussi...
Mais c'est l'amour qui les consume.

AURORE.

Pour moi, j'ai déjà marqué gaîment ma place auprès de cette urne chérie.

CHARLE.

Au milieu de ces roses....

(*Il en prend une qu'il met à sa boutonnière.*)

AIR : *Ne fais pas un crime à mon cœur ;*
ou *Lorsque vous verrez un amant.*

Sur votre tombe, en ce jardin,
La rose étalera ses charmes ;

Et l'aurore, chaque matin,
Sur vous épanchera ses larmes.
Bientôt, par l'effet enchanteur,
D'une heureuse métempsycose,
Vous renaîtrez dans cette fleur,
Sans subir de métamorphose.

AURORE, *affectant toujours de parler à Derval.*

Vous vous êtes engagé à me faire connaître toutes les merveilles de votre capitale, où en sommes-nous de notre revue?

DERVAL.

A la Ménagerie et à l'Athénée, Madame; l'Athénée.... ah! c'est là que votre métempsycose n'opère pas de prodiges en littérature!

AURORE.

Comment?

DERVAL.

Madame m'excusera; mais il semble en vérité que le malin esprit garde là-bas toutes les belles et bonnes âmes, pour ne nous envoyer que ce qui l'embarrasse!

AIR : *La comédie est un miroir.*

J'ai revu l'esprit de Cotin
Chez bien des auteurs de ce monde;
Au lieu de Boileau, Chapelain
Du Styx repasse toujours l'onde;
Au lieu de Racine, un Pradon
Sort chaque jour de la poussière.
J'ai bien vu renaître un Fréron,
Mais je cherche encore un Voltaire.

SCENE X.

Les précédens, GENEVIÈVE, *accourant vers Charle.*

GENEVIEVE, *à Charle.*

Votre oncle est là.

CHARLE, *bas à Geneviève.*

C'est un nouveau rival à éconduire.

GENEVIEVE.

Qui? M. Bertrand ?....

AURORE, *s'apercevant de leur colloque.*

Que nous veut Geneviève?

DERVAL, *à Geneviève.*

Te voilà, mon ange; que je t'embrasse. (*A Aurore.*) Pardon, Madame, je cours vous retenir une loge pour l'opéra nouveau.

AURORE.

Quoi! vous sortez?

DERVAL.

Pour vous rejoindre à l'instant.

AURORE, *à Derval.*

AIR: *Dans l'âge d'or, doux ami, tendre amie.* (De Lamparelly).

Je vous attends, faites que d'autres belles,
N'arrêtent point des projets aussi doux.

DERVAL.

Ah! de l'amour si j'emprunte les ailes,
C'est pour voler plus vîte à vos genoux.

Ensemble.

C'est pour voler plus vite à vos genoux.

AURORE.

Que rien n'arrête un projet aussi doux.

CHARLE, *à part.*

Que son aspect allume mon courroux.

GENEVIEVE, *à Charle.*

Dissimulez ce seutiment jaloux

SCENE XI.

Les précédens, *excepté* DERVAL.

AURORE, *à Geneviève qui fait un pas pour sortir.*

Reste, j'ai quelques ordres à te donner.

GENEVIEVE, *à part.*

Elle craint le tête-à-tête... bon signe. (*Haut.*) Madame m'excusera, mais Aloi m'appelle là-bas!.... *Elle s'enfuit.*

AURORE.

Eh! bien, vous sortez aussi. Quel embarras!

SCENE XII.

Les précédens, *excepté* GENEVIEVE.

CHARLE.

Oui, Madame, vous êtes condamnée à m'entendre, à rester seule avec Charle.

AURORE.

Duo d'*Alphonse et Eléonore.* (Musique de Grenick).

Pardonnez si je suis émue,

CHARLE.

Derval vous cause moins d'effroi.

AURORE.

Oui, je suis plus calme à sa vue.
(*A part.*) Il n'est point à craindre pour moi.

CHARLE.

Mais, qu'ai-je donc de si terrible?

AURORE.

Je l'ignore, mais entre nous,
Derval me voit toujours paisible,
Et je ne crains jamais que vous.

CHARLE.

O ciel! qu'entends-je, est-il possible?
Faut-il croire un espoir si doux?
Faut-il vous croire enfin sensible?
Faut-il être heureux ou jaloux?

AURORE.

Près de Derval, etc.

CHARLE, *animé.*

Ah! parlez, Madame, vous sembliez dire....

AURORE, *remise de son émotion.*

Que tout ici, excepté vous, me parle de mes sermens

auxquels je veux rester fidèle ; que ce ruisseau coule encore.

Air : *Charmant ruisseau, le gazon de vos rives.*

Charmant ruisseau, mon cœur n'est point parjure ;
Comme ton onde il n'aura qu'un penchant ;
Et s'il changeait, ton éternel murmure
Viendrait ici répéter mon serment.

Charmant ruisseau, mon cœur n'est point parjure,
Comme ton onde il n'aura qu'un penchant.

CHARLE.

Mais, enfin, Madame, nous voyons Derval afficher publiquement à vos côtés son audace et ses prétentions dans vos bals et vos fêtes ?

AURORE.

Mon ami.... ; car je vous dois ce titre que mon époux lui-même m'apprit à vous donner. Vos remarques sont déplacées : des bals !.... des fêtes !.... ; mais est-ce-là de bonne foi que le cœur s'engage et que la sagesse peut trouver des écueils. Allez, croyez-moi, Charle, pour une jeune femme qui promet un éternel veuvage, un peu de dissipation vaut mieux que trop de recueillement, et la société des étourdis et des fats est moins dangereuse que celle d'un Caton de vingt-deux ans.

Air : *Fille à qui l'on dit un secret.*

Dans la solitude et les pleurs
Vécut l'Arthémise d'Ephèse.
On la vit, malgré ses douleurs,
Succomber comme une Française.
Je ne pleure point nuit et jour,
Et ma sagesse est plus jolie ;
Car je sais étourdir l'amour
Par les grelots de la folie.

CHARLE.

Et le cœur est toujours pour rien dans les badinages de l'amour-propre.

AURORE.

AIR : *Vous m'ordonnez de la brûler.*

Oui, quand un fat croit m'engager,
Et que ce fat s'abuse,
Je soutiens qu'il est sans danger,
Tant que je m'en amuse.
Ah ! que ne peut-il demeurer
Toujours sous mon empire;
Du moins, je ne puis soupirer
Pendant qu'il me fait rire.

CHARLE.

Eh quoi ! se pourrait-il qu'en feignant pour mon rival le sentiment que Charle n'a pu vous faire partager ?.....

AURORE, *à part.*

Il m'a devinée. (*Haut.*) Quant à vous, j'ai déjà trop à rougir de ma faiblesse, ou plutôt de mon indulgence, et je dois.....

CHARLE.

M'écouter un instant, et pour la dernière fois.

AURORE.

Cesserez-vous de me parler d'amour ?

CHARLE.

Cesserez-vous de l'inspirer ?

AURORE.

C'en est trop !.... (*Elle veut sortir.*)

CHARLE, *la retenant.*

De grâce, un mot encore, dussions-nous changer d'entretien.....

AURORE, *revenant.*

Me le promettez-vous ?

CHARLE, *tristement.*

Il le faut bien..... Nous parlerons donc.....

AURORE.

De votre ami, de mon époux.

CHARLE, *à part.*

Le sujet est heureusement choisi !....

AURORE.

Peut-être en cet instant il nous voit.... il nous écoute....

CHARLE.

Eh ! quoi ! sérieusement, Madame, votre raison aurait adopté cet étrange système de la métempsycose.

AURORE.

Non pas ma raison, Monsieur, mon cœur qui s'égare peut-être, mais qui chérit son illusion..... Ah ! c'est surtout ici où tout est plein de mon Adolphe, où, selon ses sermens, il viendra se ranimer un jour pour couronner ma constance ; c'est ici que mes regrets sont empreints d'une sorte de volupté.

CHARLE, *rêvant.*

Excellente idée.

AURORE.

AIR *de Frédéric B.*

Sur l'aile du léger zéphyre,
Son âme vole autour de moi ;
Partout je l'entends, je la voi ;
Dans chaque fleur je la respire. (*bis*).
Il m'entoure, il me parle ici ;
Chaque objet semble me le peindre.....

CHARLE.

Quoi ! tout semble ici vous le peindre :
Eh ! pourquoi donc pourriez-vous craindre
De le revoir dans son ami. (*bis*).

AURORE.

AIR *du Mur mitoyen.*

Ce moyen m'épouvante ;
J'aime que chaque plante

Soit ici confidente
De mes tendres douleurs.

CHARLE.

Une forme vivante
Qui toujours nous présente
L'objet de notre attente,
Répond mieux à nos pleurs.

AURORE.

Non, Monsieur, pour lui rester constante,
Il vaut mieux le chercher dans ces fleurs.

CHARLE.

AIR *du Racommdement.*

Ah ! si l'âme que chaque jour
Ici votre constance appelle,
Vous garde les feux d'un amour
Aussi tendre et durable qu'elle.
Si l'espoir de s'unir à vous
La soutient et l'enflamme encore ;
L'âme d'un si fidèle époux
Est dans l'amant qui vous adore.

AURORE.

Sur le premier air.

Vous revenez encore
Au feu qui vous dévore ;
En vérité, j'ignore
Qui retient mon couroux.

CHARLE.

Calmez-vous, belle Aurore,
L'amour qui vous implore,
Dans mon sein qu'il dévore
Ranime votre époux.

AURORE.

Non, Monsieur, si j'en crois Pythagore
Et les lois d'un système aussi doux,
Il me défend d'être à vous;
Oui, tout me défend (*bis*) d'être à vous.

CHARLE.

Mais, entre-t-il bien dans ce système de supposer que l'âme la plus tendre et la plus fidèle soit ainsi toujours errante sous mille formes insensibles ?.....

AURORE.

C'est la seule consolation qui me reste.

CHARLE.

Eh! ne serait-il pas plus consolant de croire que cet époux adoré se fixât près de vous sous des traits moins inconstans.

AURORE.

Il l'aurait fait, sans doute, s'il en avait eu le pouvoir.

CHARLE, *le même ton.*

Qu'après avoir subi dans ce jardin tant de métamorphoses pour vous plaire, il redevînt enfin amant pour vous adorer.

AURORE, *ingénuement.*

Un époux qui redevient amant! Je n'ai jamais entendu parler en France de ces métamorphoses-là....

CHARLE, *avec feu.*

Eh bien, si seulement vos vœux unis aux miens pressaient un peu Adolphe de réaliser ce prodige.

AURORE.

De semblables vœux lui feraient une injure.

CHARLE.

Mais s'il se faisait un bonheur de les accomplir?....

AURORE.

Quelle idée !....

CHARLE.

Et s'il reparaissait plus épris que jamais ?

AURORE.

C'est impossible.... Mais enfin, sous quelque forme

qu'elle reparût, son âme serait toujours l'unique objet de mes feux.

CHARLE.

Aveu charmant !....

AURORE, *étonnée.*

Vous prenez cela pour un aveu ?

CHARLE, *feignant la joie la plus vive.*

Est-il bien vrai ?.... Celui qu'elle aurait animé pourrait tout attendre de vous ?....

AURORE.

Sans doute....

CHARLE, *transporté.*

Vous voyez en moi le plus heureux des hommes !....

(*Il sort.*)

SCENE XIII.

AURORE, GENEVIÈVE, *dans le fond.*

AURORE.

Le plus heureux des hommes !... ou le plus extravagant !... Que signifie cette joie si vive, au moment où je lui enlève tout espoir ?.... Consultons Geneviève ; je la crois dans ses intérêts.

GENEVIEVE, *à part.*

Il m'a mise au fait, agissons en conséquence.

AURORE.

As-tu rencontré Charles ?

GENEVIEVE.

Oui, Madame.... Oh ! mon dieu, qu'a-t-il donc, ce pauvre jeune homme ?

AURORE.

Comment ?....

GENEVIEVE.

Si vous saviez ce qu'il a voulu me dire tout à l'heure.

AURORE.

Eh bien, quoi donc?

GENEVIEVE.

Je n'oserais jamais vous le répéter, vous le croiriez tout à fait extravagant.

AURORE.

Ah! ne crains rien; après ce que j'ai entendu moi-même, tu peux tout dire.... Parle... mais parle donc, je t'en prie.

GENEVIEVE.

Eh! mon dieu, Madame, je parlerai; vous savez bien que je ne demande pas mieux.

AURORE.

Qu'a-t-il pu te conter?....

GENEVIEVE.

Que M. Adolphe et lui ne font qu'un.... Est-ce vrai, Madame?

AURORE, *impatientée.*

Comme vous rendriez ridicule le badinage le plus naturel.... Il a voulu dire, sans doute, que la métempsycose opère un nouveau prodige; qu'Adolphe termine ses épreuves en reparaissant sous les traits de son ami.....

GENEVIEVE.

Et vous trouvez cela tout naturel, Madame.

AURORE, *se reprenant.*

C'est-à-dire, que dans mon pays je serais autorisée à croire cette folie.

GENEVIEVE.

A Paris aussi, Madame.

AURORE, *émue.*

Je suis outrée que M. Charle veuille tourner mon système au profit de son amour.

(*Elle s'éloigne.*)

GENEVIEVE.

Dam', écoutez donc ; c'est que M. Charle ressemble si bien à votre époux, qu'on les prendrait volontiers l'un pour l'autre ?

AURORE, *revenant un peu radoucie.*

Quelle idée !.... Charle est plus jeune, d'abord.

GENEVIEVE, *avec volubilité.*

Oui, plus jeune, plus intéressant, plus beau, plus spirituel, j'en conviens !.... Mais ce sont de petites différences qu'on pardonne....

AURORE.

Ah !.... ne parlons plus de Charle.

GENEVIEVE, *à part.*

Non.... mais pensons-y toujours. (*Haut.*) Mais je ne parle point de Charle ; c'est d'un nouvel Adolphe, infiniment préférable à celui d'autre fois : il est vivant d'abord.

AURORE, *troublée.*

Mais qu'entends-je ?....

GENEVIEVE, *sur l'avant scène.*

Aloi suit la consigne que je lui ai donnée.

AURORE.

Ciel !.... Derval !.... Comment paraître à ses yeux, et lui cacher mon trouble ?....

DERVAL, *en dehors.*

Eh ! parbleu, j'entrerai.

ALOI.

Que c'est donc malhonnête !

SCENE XIV.

Les précédens, DERVAL.

DERVAL.

Pardon, Madame; je suis exact, et d'après nos conventions, j'accours avec mon espoir, ma gaîté, mon léger phaéton, et mon petit cheval arabe qui vous attend là-bas; je vous enlève dans mon brillant équipage, et nous aveuglons les envieux et les sots d'un nuage de poussière.... Mais.... ah! mon dieu, quelle tristesse!

AURORE.

Il m'en coûte de renoncer à la partie projetée.... mais j'ai besoin de quelques instans de calme et de solitude. Vous permettez.

(*Elle sort.*)

SCENE XV.

DERVAL, GENEVIEVE, ALOI.

DERVAL.

Je lui ai donc tout à fait tourné la tête, à cette petite personne....

ALOI.

C'est dangereux.

GENEVIEVE, *tirant Derval à l'écart.*

Vous avez raison, la veuve se radoucit.

DERVAL, *à Geneviève.*

Je l'aurais juré.

ALOI, *resté seul de l'autre côté du théâtre.*

Ils se parlent de bien près.... Je n'aime pas ça.

GENEVIEVE, *continuant.*

Je puis même vous assurer qu'elle distingue un très-aimable jeune homme.

DERVAL.

Un très-aimable jeune homme ! je suis donc heureux !....

ALOI, *s'approchant.*

Elle le rend heureux !

GENEVIEVE.

Et c'est moi qui protège l'aimable jeune homme.

DERVAL.

Que de bontés !.... Je t'aime à la folie.

ALOI.

Oh ! oh ! des bontés ! (*Il les sépare.*)

DERVAL, *rêvant.*

Eh ! parbleu, toi-même tu pourras l'aider à m'obtenir ta maîtresse.

ALOI, *saisissant Geneviève.*

Que je vous cède ma maîtresse....

DERVAL.

Tu l'aimes.... je te promets de la rendre heureuse....

ALOI, *saisissant Geneviève.*

Bien obligé.

DERVAL.

Aurore et moi, nous te gardons à notre service.

ALOI.

Ah ! c'est la belle Aurore que vous poursuivez.... Si ce n'est que ça, soyez tranquille, je vous la donne.

GENEVIEVE.

Mais la nuit approche ; voici l'heure où elle veut être seule dans ce bosquet.

DERVAL.

Tu m'as promis de me rendre un jour témoin de ses mystérieux entretiens avec le buste.

GENEVIEVE.

Eh! bien, cachez-vous dans le parc, et ne reparaissez qu'au signal convenu.

(*Elle frappe trois coups.*)

DERVAL.

Soit. (*Fausse sortie.*) J'oubliais de t'encourager.....

GENEVIEVE, *refusant une bourse qu'il lui propose.*

Non, gardez. (*Montrant Aloi.*) Voilà ma récompense.

DERVAL, *toisant Aloi.*

Ça?.... Elle est jolie la récompense.

(*Il sort par la grille.*)

SCENE XVI.

ALOI, GENEVIEVE.

GENEVIEVE, *fermant la grille.*

Bon, fermons la grille. Charles peut venir. J'ai déjà mis un rival à la porte. (*A Aloi.*) Hé bien, tu me feras donc toujours de mauvaises querelles?

ALOI.

Que veux-tu, c'est que je t'adore.

GENEVIEVE.

Oui, et une fois mon époux, tu deviendras inconstant, léger comme les autres....

ALOI.

Léger!.... moi, léger!.... Mais regarde-moi donc, ma bonne amie; pas possible.

AIR : *Vous craignez que je ne m'ennuie.*

Va, la constance conjugale
Se trouve chez le franc buveur;
La pinte est la seule rivale
Qui peut te disputer mon cœur.

On dit que l'amour a des ailes ;
Je sais que Bacchus n'en a pas.
On ne court point après les belles ,
Quand on chancelle à chaque pas.

SCENE XVII.

Les précédens, CHARLE.

CHARLE.

Ah ! vous voilà , mes bons amis.

ALOI.

Prêt à vous aider de mes lumières. Quels sont vos projets ?

GENEVIEVE.

Il suffit que je les connaisse. (*à Charle.*) Derval est éconduit ; il ne nous manque plus pour avoir le champ libre que de tenir le docteur sous la même clef, lorsque nous agirons , et que Madame sera descendue.

CHARLE.

Je crains encore ses réflexions solitaires près du ruisseau.

ALOI, *avec feu.*

Le ruisseau , oui le ruisseau , voilà notre plus cruel ennemi.

CHARLE.

Mais n'y aurait-il pas moyen ?....

ALOI.

Paix !..... un moment..... ça me regarde aussi moi.

AIR du *Vaudeville de M. Guillaume.*

Oui , contre l'eau j'offre de grand courage
Et mes efforts et mon secours ;
De ce ruisseau qui nous outrage
Je n'ai qu'à détourner le cours.

Tous.

Il faut en détourner le cours.

ALOI.

Alors, son eau fuyant dans l'autre plaine,
Ne gênera plus votre hymen,
Et tarira cette fontaine
Qui baptisait mon vin. (*bis*)

CHARLE.

Sublime inspiration de l'ivresse !.... Eh vite, à l'ouvrage.

ALOI.

Ce ne sera pas long. (*Il monte affublé de tous ses instrumens.*)

CHARLE.

En attendant, as-tu la clef de ce pavillon ?

GENEVIEVE, *la lui donnant.*

J'ai su la dérober adroitement à Madame. Vous trouverez-là tout ce qui nous reste d'Adolphe ; vous êtes juste de sa taille.... Hâtez-vous.

ALOI.

Encore ce monsieur qui a tué ma cousine.

CHARLE, *entrant dans le pavillon.*

Je me sauve.

SCENE XVIII.

GENEVIÈVE, ALOI, BERTRAND.

BERTRAND.

Ah ! j'arrive toujours à propos.

GENEVIEVE.

Ah ! oui, toujours. (*A part.*) Maudit fâcheux.

BERTRAND.

Te voilà, Geneviève; dis-moi que faut-il faire pour intéresser la belle en ma faveur ?

GENEVIEVE.

Ne pas vous montrer, Monsieur Bertrand, vous cacher ici ; M. Charle agit pour vous. Je m'intéresse à votre amour pour Aurore ; quand elle paraîtra, un signal vous rappellera...

ALOI.

Ah ! vous aimez aussi, madame Aurore, je vous la donne.

BERTRAND, *sortant par la grille.*

Surtout ne dites pas à Derval le lieu de ma retraite.

GENEVIEVE, *le poussant.*

Il n'en saura rien. (*On entend des éclats de rire*). Et de deux ; (*Fermant la porte*) laissons-les se débattre.

SCÈNE XIX.

GENEVIEVE, ALOI.

GENEVIEVE *à Aloi.*

Et ce ruisseau ?.....

ALOI.

Je le renvoie se noyer dans la Seine.

AIR : *Tout le long de la rivière.*

Dans un instant cet ennemi
Ne doit plus murmurer ici :
Je veux en purger ce parterre.
Gare à notre veuve sévère ;
Car alors ses chastes sermens
Seront emportés par les vents,
Et voleront sur leur aile légère,
Tout le long, le long, le long de la rivière.

GENEVIEVE *accourant.*

Voici Madame. (*A Aloi*). Retourne à l'ouvrage, et moi je veille au dehors. (*Elle sort du côté opposé à sa maîtresse. Aloi monte sur la terrasse*).

SCENE XX.

AURORE *seule.*

Cette nuit silencieuse me plaît. J'avais besoin de causer avec mon Adolphe. (*Elle s'approche du buste*). S'il peut lire au fond de mon cœur, il ne désapprouve pas, j'en suis sûre, un sentiment que sa fidèle amitié pour Charles détermine et justifie. (*Au buste*).

AIR : *Chaque jour mon ame abusée.*

Ne crains point qu'à Charle je donne
Le sentiment que je te doi.
L'amour que j'ai pour sa personne
Vient de mon tendre amour pour toi.
Il me rend si bien ton image,
Qu'il t'a pour moi ressuscité ;
Et qu'en l'aimant je suis volage
Par excès de fidélité.

Cette conversation de Charle ne sort pas un instant de ma pensée ; il sait très-bien raisonner, au moins, ce jeune homme, (*soupirant*) ; et moi, je ne sais guère que lui répondre, surtout quand il prétend que mon système ne me défend pas de revoir mon mari sous une forme vivante ; que ce mari, toujours docile, prendra les traits que je préfère.... Oh! s'il prenait ceux de Charle, par exemple, et s'il ne fallait pour cela qu'une prière? Eh! mais.... je suis seule...... personne ne peut m'entendre?...... Essayons, pour le fléchir, l'air de sa romance chérie....

ROMANCE

Musique de Darondeau. (*)

Charles eut ton amitié constante,
C'est pour moi son plus doux attrait ;
Charle est ton image vivante,
Donne ton âme à ton portrait.
Reviens dans cet ami si tendre
A qui tu fus si bien lié.
Ton amour, en quittant ta cendre,
Prendra les traits de l'amitié.

Revenant sur l'avant Scène.

AIR :

Mais hélas ! ce pauvre mari
Ne répond plus ici.

CHARLE, *dans le pavillon.*

Si.

AURORE.

Dieux ! qu'entends-je, est-ce bien à lui
Qu'est dû ce prodige inoui !....

CHARLE.

Oui.

AURORE.

J'ai cru reconnaître sa voix.

CHARLE.

Voix.

AURORE, *après une pause.*

Illusion !....
Hélas ! ce son
Vient de l'écho qui répond.

CHARLE.

Non !....

(*) Se vend chez Leduc, Editeur, Marchand de Musique, rue de la Loi.

AURORE.

Qu'entends-je! (*Prélude de harpe*). Ciel! la romance d'Adolphe!

CHARLE.

Même air de la romance.

J'entends, j'exauce ta prière,
Et mon âme dès aujourd'hui
Pénètre, enflamme toute entière,
L'âme de mon heureux ami.
A cet âmi fidele et tendre,
Je suis plus que jamais lié :
Mon amour renaît de sa cendre,
Sous la forme de l'amitié.

(*Charles sort du pavillon en habit de colonel.*)

AURORE.

AIR : *J'étais assis au pied d'un saule.*

C'est vous, Charle ; ô surprise extrême !

CHARLE.

C'est l'époux qui reçut ta foi !

AURORE.

Toi, l'époux que j'attends, que j'aime !....

CHARLE.

Il se ranime auprès de toi !

AURORE.

Non jamais ses traits, sa présence,
N'ont eu pour moi plus de douceur.

CHARLE.

Pour mieux juger la ressemblance,
Pose cette main sur mon cœur.

Ensemble.

CHARLE.

Pour mieux juger la ressemblance,
Pose cette main sur mon cœur.

AURORE.

Je trouve mieux la ressemblance
Lorsque je sens battre son cœur.

SCENE XXI ET DERNIERE.

Les précédens, DERVAL, BERTRAND, ALOI, GENEVIEVE.

GENEVIEVE *donne le signal.*

Venez, regardez tous.

BERTRAND, *paraissant avec Derval à la grille.*

Mais, quel est cet inconnu?

GENEVIEVE.

C'est l'époux de Madame.... c'est Adolphe ressuscité.

DERVAL.

Pas possible! Adolphe est bien mort. (*Prenant le docteur par la main*). J'en tiens ici la preuve parlante.

BERTRAND, *approchant.*

Eh! c'est mon coquin de neveu.

DERVAL.

Non, non, c'est le défunt; voilà comme vous êtes, vous ne les expédiez qu'à demi.

BERTRAND.

Comment, Madame, vous croyez revoir en lui votre époux ?....

AURORE.

AIR : *J'ai dit ce qu'alors je pensais des Pères.*

Oui, je l'entends, oui, je le voi,
Peut-être, hélas! n'est-ce qu'un songe;
Mais il m'enchante, je le croi:
Eh! quelle vérité pour moi
Vaudrait un aussi doux mensonge.

Je vois mon époux, mon amant,
Une douce erreur les rassemble ;
Et désormais en vous aimant,
Je pourrai (*bis*) les aimer ensemble.

DERVAL.

Fort bien, et vos sermens ?....

CHARLE.

Le ruisseau vient de disparaître.

AURORE, *à Charle.*

Ah! je devine!!!

BERTRAND.

AIR du *vaudeville du Mariage de Figaro.*

Je voudrais, hélas ! Madame,
Faire expirer dans mon sein
Une trop cruelle flamme.

AURORE.

N'êtes-vous pas médecin ?
Si l'amour brûle votre âme,
Pour le voir bientôt mourir,
Essayez de le guérir. (*bis*).

BERTRAND, *s'en allant.*

Se voir ainsi joué!

DERVAL, *le suivant.*

Vous retournez à Paris; attendez donc, Madame me paraît peu disposée à faire ce voyage ce soir; c'est vous, docteur, qui brillerez à sa place dans mon joli bokai.

(*Ils sortent*).

GENEVIEVE, *à Charle.*

Vous devez Madame à la Métempsycose.

ALOI.

Non pas, c'est que je la lui avais donnée.

CHARLE, *unissant Aloi et Geneviève.*

Je vous entends, mes amis, et la Métempsycose fera aujourd'hui plus d'un heureux.

VAUDEVILLE.

GENEVIEVE.

AIR : *des Portraits à la mode.*

Il n'est que trop de maussades époux,
Froids, sans amour, mais grondeurs et jaloux :
Cela, Messieurs, se voit sans que chez vous
On trouve de métamorphose ;
Mais qu'une femme ainsi qu'en ce moment,
Dans son mari trouve un fidèle amant,
Pour expliquer un tel enchantement,
Il faut une métempsycose.

CHARLE.

Le voyageur serait trop malheureux
S'il n'espérait, dans ses derniers adieux,
De revenir à ces paisibles lieux
Où tout ce qu'il aima repose !....
De même on craindrait trop son dernier jour,
Si l'amitié, la constance et l'amour
N'espéraient pas le consolant retour
Que promet la métempsycose.

ALOI.

L'âme d'un vieux, sombre, avare et jaloux,
Passe souvent dans le corps des hiboux ;
Un autre, hélas! sous les traits des coucoux,
Revient voltiger, et pour cause.
Mon âme ira dans le corps d'un tonneau,
Et là, pourvu qu'on n'y mette pas d'eau,
Je jouirai du réveil le plus beau
Que donne la métempsycose.

AURORE, *au Public.*

La métempsycose affranchit des tombeaux,
Les grands, les rois, les savans, les héros;
Tous se raniment sous des traits nouveaux,
Rien ne meurt, tout se recompose.

Elle peut bien tout ressusciter...... Mais
Laissez la vie à nos faibles couplets ;
Car, pour l'auteur mort au bruit des sifflets,
Il n'est pas de métempsycose.

FIN.